

HONORÉ DE BALZAC
Un jeune provincial à Paris

1

Le jour de leur arrivée me fut annoncé par mon frère : il habitait Paris **(a)** et ne m'avait pas fait une seule visite. Mes sœurs étaient du voyage, et nous devions voir Paris ensemble. Le premier jour nous irions dîner **(b)** au Palais-Royal afin d'être tout portés au Théâtre-Français. Malgré l'ivresse que me causa ce programme de fêtes inespérées, ma joie fut détendue par le vent d'orage qui impressionne si rapidement les habitués du malheur. J'avais à déclarer cent francs de dettes contractées chez **(c)** le sieur Doisy, qui me menaçait de demander lui-même son argent à mes parents. J'inventai de prendre mon frère pour drogman de Doisy, pour interprète de mon repentir, pour médiateur de mon pardon. Mon père pencha vers l'indulgence. Mais ma mère fut impitoyable, son œil bleu foncé me pétrifia, elle fulmina de terribles prophéties. « Que serais-je plus tard, si dès l'âge de dix-sept ans je faisais de semblables équipées ! **(d)** Étais-je bien son fils ? Allais-je ruiner ma famille ? **(e)** Étais-je donc seul au logis ? La carrière embrassée par mon frère Charles n'exigeait-elle pas une dotation indépendante, déjà méritée par une conduite qui glorifiait sa famille, tandis que j'en serais la honte ? Mes deux sœurs se marieraient-elles sans dot ? **(b)** Ignorais-je donc le prix de l'argent et ce que je coûtai ? **(f)** À quoi servaient le sucre et le café dans une éducation ? Se conduire ainsi, n'était-ce pas apprendre tous les vices ? » Marat était un ange en comparaison de moi. Après avoir subi le choc de ce torrent qui charria mille terreurs en mon âme, mon frère me reconduisit à ma pension, je perdis le dîner aux Frères Provençaux et fus privé de voir Talma dans *Britannicus*. Telle fut mon entrevue avec ma mère après une séparation de douze ans.

Quand j'eus fini mes humanités, mon père me laissa sous la tutelle de monsieur Lepître : je devais apprendre les mathématiques transcendantes **(a)**, faire une première année de Droit **(a)** et commencer de hautes études. Pensionnaire en chambre et libéré des classes, je crus à une trêve entre la misère et moi. Mais malgré mes dix-neuf ans, ou peut-être à cause de mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collège sans menus plaisirs, et donné Doisy pour créancier. J'eus peu d'argent à ma disposition. Que tenter à Paris sans argent ? D'ailleurs ma liberté fut savamment enchaînée. Monsieur Lepître me faisait accompagner à l'École de Droit par un gâcheux qui me remettait aux mains **(g)** du professeur, et venait me reprendre. Une jeune fille aurait été gardée avec moins de précautions que les craintes de ma mère n'en inspirèrent pour conserver ma personne **(h)**, Paris effrayait à bon droit mes parents. [...]

Voici comment le sort déjoua mes tentatives. Mon père m'avait présenté chez une de mes tantes qui demeurait dans l'île Saint-Louis, où je dus aller dîner les jeudis et les dimanches, conduit par madame ou par monsieur Lepître, qui, ces jours-là, sortaient et me reprenaient le soir en revenant chez eux. Singulières récréations ! La marquise de Listomère était une grande dame cérémonieuse qui n'eut jamais la pensée de m'offrir un écu. Vieille comme une cathédrale, peinte comme une miniature, somptueuse dans sa mise, elle vivait dans son hôtel comme si Louis XV ne fût pas mort **(i)**, et ne voyait que des vieilles femmes et des gentilshommes, société de corps fossiles où je croyais être dans un cimetière. Personne ne m'adressait la parole, et je ne sentais pas la force de par-

2

GÉNÉRAL MARBOT

Un duel

Il est bon de dire qu'à cette époque le ceinturon des cavaliers n'était muni d'aucun crochet, de sorte que quand nous allions à pied, il fallait tenir le fourreau du sabre dans la main gauche, en laissant le bout traîner par terre. Cela faisait du bruit sur le pavé et donnait un air tapageur. Il n'en avait pas fallu davantage pour me faire adopter ce genre. Mais voilà qu'en entrant dans le jardin public dont je viens de parler, le bout du fourreau de mon sabre touche le pied d'un énorme canonnier à cheval, qui se prélassait étendu sur un siège, les jambes en avant **(a)**. L'artillerie à cheval, qu'on nommait alors artillerie volante, avait été formée, au commencement des guerres de la Révolution, avec des hommes de bonne volonté pris dans les compagnies de grenadiers qui avaient profité de cette occasion pour se débarrasser des plus turbulents.

Les canonniers volants étaient renommés pour leur courage mais aussi pour leur amour des querelles. Celui dont le bout de mon sabre avait touché le pied me dit d'une voix de stentor et d'un ton fort brutal : « Hussard !... ton sabre traîne beaucoup trop !... **(b)** » J'allais continuer de marcher **(c)** sans rien dire, lorsque maître Pertelay, me poussant du coude, me souffle tout bas : « Réponds-lui : Viens le relever ». Et moi de dire au canonnier : « Viens le relever... ». – « Ce sera facile », réplique celui-ci. Et Pertelay de me souffler à nouveau : « C'est ce qu'il faudra voir ! » À ces mots, le canonnier, ou plutôt ce Goliath, car il avait près de six pieds de haut, se dresse sur son séant d'un air menaçant... mais mon mentor s'élance entre lui et moi. Tous les canonniers qui se trouvent dans le jardin prennent aussitôt parti pour leur camarade, mais une foule de hussards viennent se ranger **(b)** auprès de Pertelay et de moi. On s'échauffe, on crie, on parle tous à la fois **(d)**, je crus qu'il y allait avoir **(c)** une mêlée générale ; cependant, comme les hussards étaient au moins deux contre un, ils furent les plus calmes. Les artilleurs comprirent que s'ils dégainaient, ils auraient le dessous **(e)**, et l'on finit **(d)** par **(a)** faire comprendre au géant qu'en frôlant son pied du bout de mon sabre, je ne l'avais nullement insulté, et que l'affaire devait en rester là entre nous deux ; mais comme, dans le tumulte, un trompette d'artillerie d'une vingtaine d'années était venu me dire des injures, et que **(f)** dans mon indignation je lui avais donné une si rude poussée qu'il était allé tomber la tête la première dans un fossé plein de boue, il fut convenu que ce garçon et moi nous nous battrions **(g)** au sabre.

Nous sortons donc du jardin, suivis de tous les assistants, et nous voilà auprès du rivage de la mer, sur un sable fin et solide, disposés à ferrailer. Pertelay savait que je tirais passablement le sabre, cependant il me donne quelque avis sur la manière dont je dois attaquer mon adversaire, et attache la poignée de mon sabre à ma main avec un gros mouchoir qu'il roule autour de mon bras.

C'est ici le moment de vous dire que mon père avait le duel en horreur, ce qui, outre ses réflexions sur ce barbare usage, provenait, je crois, de ce que dans sa jeunesse, lorsqu'il était dans les gardes du corps, il avait servi de témoin à un camarade qu'il aimait beaucoup et qui fut tué dans un combat singulier dont la cause était des plus futiles. Quoi qu'il en soit, lorsque mon père prenait un commandement, il prescrivait à la gendarmerie d'arrêter et de conduire devant lui tous les militaires qu'elle surprendrait **(g)** croisant le fer.

